

La foi vécue en milieu athée.

Une lecture missiologique de Madeleine Delbrêl, *Athéismes et évangélisation*, Nouvelle Cité, 2010, 285 p. Coll. *Vie des hommes*.

Rémy Kurowski SAC

Doktor teologii i religioznawstwa. Wykłada na Uniwersytecie Katolickim w Paryżu. Jest przewodniczącym stowarzyszenia *Parole et Dialogue* (Paryż), proboszczem parafii Montmorency i Groslay oraz dziekanem sektora Enghien-Montmorency (region Val d'Oise). Zainteresowania badawcze: ekumenizm, dialog międzyreligijny, pytania graniczne, nowe formy duszpasterstwa.

Madeleine Delbrêl, assistante sociale à Ivry, ville située dans la banlieue rouge limitrophe de Paris, a dès les années trente, l'occasion d'approcher les athées. Elle qui aime Jésus et qui désire faire la volonté de Dieu. Elle qui voulait même être carmélite, c'est dire la soif d'absolu qui la brûlait. Elle, qui a cependant connu dans sa jeunesse une expérience de la non-foi. Expérience durable, profonde, qu'elle n'oubliera jamais. Expérience qui la guidera même dans toutes ses années de forte implication sociale qui sont en même temps des années d'une profonde réflexion théologique jaillissant au contact avec «des gens ordinaires». Les athées qu'elle rencontre sont la plupart des communistes désireux de construire une sorte de paradis sur terre. En tous cas construire sans Dieu. Travailler avec eux, c'est sans doute les côtoyer, se les lier d'amitié, réaliser des projets en commun, être à leur écoute, attentive, comme elle savait le faire... Sans pour autant jamais perdre la boussole de la foi. Car reconnaître de ce qu'il y avait d'humainement «remarquable» chez eux c'était être attentive à la manière dont Dieu se rend présent chez quelqu'un qui ne le connaît pas et à fortiori ne le reconnaît pas. Mais Madeleine ne projetait cependant pas sur eux l'éventuel désir de les voir devenir croyants un jour. Certes, l'évangélisation était au cœur de ses activités missionnaires, mais parler du Christ et ne

pas seulement en témoigner en silence, comme on pensait autour d'elle, était devenu nécessaire depuis qu'elle a compris que la foi n'est pas une rente reçue un jour comme un héritage passif, mais un don.

Le livre est composé de deux parties. La première, sous le titre *Les lieux d'évangélisation*, renferme des textes sur les deux sortes de misères: *matérielles et spirituelles* (1951-52); la seconde sur *Les athéismes contemporains* (1961-63), dans la deuxième partie se trouvent des rassemblés sous le titre de *L'évangélisation* (1955-62). Dans la partie consacrée aux misères matérielles et spirituelles sont à souligner les textes sur l'étude de la situation du prolétariat (no 1, *Diversité et unité de la condition prolétarienne*, p. 25-40). Ce texte est le résultat d'une commande passée par la revue jésuite «Esprit»¹ qui consacre à cette problématique un no spécial. Plusieurs mois après, Madeleine revient à la question sous forme d'une réponse à la revue, qui, selon elle, ne percevait pas suffisamment la profondeur et la portée de la problématique. La présentation de la misère de l'esprit humain (no 5 et 6) correspondant selon Madeleine Delbrêl à l'analyse matérialiste, dont l'analyse marxiste athée, par ce fait là, masque la gravité de la misère spirituelle. Elle résume cela par cette formule lapidaire: «Le capitalisme a son prolétariat, mais la vérité a aussi le sien» (p. 81).

La deuxième partie, consacrée donc à la diversité d'athéismes, permet finalement, non seulement, un inventaire, certes succinct, mais au demeurant suffisant pour l'étude en question. Son contenu ouvre également à la question de dépassement de l'athéisme idéologique. Madeleine perçoit fort pertinemment le prolongement du phénomène dans l'athéisme pratique où la question de Dieu ne se pose plus. Cependant cette partie du recueil n'apporte rien de décisif pour la compréhension de ce qu'est l'évangélisation. Dans tous les cas Madeleine Delbrêl ne sépare pas athéismes et évangélisation. Au contraire, sa manière de procéder montre une unité, voire même une imbrication de l'un dans l'autre. Ce qui prouve que le tissu social de la situation décrite est intimement lié avec la compréhension théologique, y compris en termes d'évangélisation. Or, le titre du livre *Athéismes et évangélisation* pose bien la question de fond qui est double. D'une part, celle de la réalité multiple d'athéismes avec leur

¹ La revue «Esprit» est alors dirigée par J.M. Domenach. Ce numéro spécial sur «Condition prolétarienne et lutte ouvrière» parut en juillet-août 1951. Elle avait été fondée en 1932 par Emmanuel Mounier dans la mouvance de la philosophie personaliste.

spécificité française, d'autre part, celle de la réalité primordiale, au singulier, qu'est celle de l'évangélisation elle-même. Et comme on ne peut pas décrire l'un sans l'autre, et encore moins nier ni leurs profondeurs ni leurs limites respectives, Madeleine, qui a choisi de les présenter conjointement, n'est pas non plus muette au sujet des résonances théologiques sur la manière de vivre la foi chrétienne. Selon elle, la manière de croire se vérifie déjà dans le regard porté sur les différentes formes d'athéisme. Dans cette perspective, l'évangélisation comme mode de relation n'en est que conséquence immédiate.

Ce recueil contient des textes qui reflètent une approche au combien utile comme contribution majeure à toute la maturation théologique qui se poursuit dans ses années-là dans la perspective qui va s'avérer préconciliaire. D'ailleurs Madeleine Delbrêl y sera directement ou indirectement conviée.

En présentant le recueil des textes consacrés au déficit d'évangélisation dans un milieu ouvrier marqué par l'athéisme véhiculé par l'idéologie communiste, nous allons d'abord aller à la rencontre des gens concrets et somme toute, ordinaires (I). Nous allons les voir s'organiser (II), ce qui constitue ainsi un véritable défi pour la foi (III). Se posera alors la question cruciale, celle de savoir quand l'évangile est une bonne nouvelle? (IV).

I. A la rencontre des gens concrets

Madeleine Delbrêl s'installe à Ivry en 1933. Elle s'engage dans «la Charité de Jésus²» dont elle a élaboré le principe un an plutôt avec l'abbé Lorenzo et des premières compagnes. Elle va donc vivre en communauté avec d'autres femmes. Mais seulement en 1939 qu'elle est embauchée par la Préfecture de la Seine et qu'elle devient la patronne des services sociaux de la Mairie d'Ivry³. Y travaillant jusqu'en 1945, elle ne quittera cependant jamais la ville, sauf pour des nombreux déplacements

² Il s'agit de petites communautés vivant dans le monde et dont les membres gardent le statut de laïques.

³ En 1940 la municipalité communiste étant destituée, Madeleine est nommée Déléguée technique chargée de coordination des services sociaux. Un an plus tard, elle intègre pour quatre ans le service social de la circonscription.

en France, mais aussi à Rome et ailleurs à l'étranger⁴. Partout où elle va, elle porte en elle ce même souci qu'est celui de rencontrer des gens concrets. Et pour cela, Ivry fut pour elle une sorte de laboratoire, une école de la vie, d'où on ne peut que sortir enrichi par les rencontres avec des gens concrets. Pas de projections englobant, pas de généralités complaisantes; elle va donc s'inscrire en faux avec toutes sortes de réductionnismes «ratatinant»⁵ l'être humain. Elle constate que «les idées générales sont souvent le plus trompeur des itinéraires». Ce à quoi elle oppose la vie concrète: «on crie dans la nuit, pouvons-nous dormir?»⁶. Qui sont-ils?

«On m'avait dit qu'à Ivry des hommes étaient incroyants et pauvres. Je connaissais pour l'avoir éprouvé, la misère de l'athéisme, l'Évangile m'avait révélé la pauvreté»⁷.

Des ouvriers dans les usines, comme ailleurs des mineurs, des dockers, surtout hommes⁸. Mais aussi les femmes⁹, car celles-ci sont surtout à la maison même si aussi aux côtés de leurs hommes. Leur condition se caractérise par la servitude, insécurité, pauvreté, enfin mépris et méconnaissance.

«Ils ignorent souvent que le travail fait gagner la mort... Il y a des fours qui explosent, des machines qui scalpent, des presses qui écrasent. Des industries rongent les poumons, d'autres usent le sang... La violence de cette guerre est si commune, si bien dirigée, qu'elle est devenue imperceptible»¹⁰.

«La souffrance ouvrière porte partout le même nom»¹¹. Dans les années qui ont suivi la guerre, les conditions de travail et de vie des ouvriers demeurant très difficiles, Madeleine, comme beaucoup d'autres, se souviennent encore de la grande crise éco-

⁴ Pologne, Ecosse, Côte d'Ivoire.

⁵ Mot qu'elle utilise souvent, voir par ex. p. 37.

⁶ Gilles: les deux citations sont tirées du brouillon de l'article d'«Esprit» et mises en exergue de la première partie p. 21.

⁷ p. 93

⁸ Diversité et unité de la condition prolétarienne, p. 25-40.

⁹ La condition de la femme en milieu prolétarien, p. 41-47.

¹⁰ p. 31.

¹¹ p. 30.

nomique d'avant la guerre et plus récemment des grèves insurrectionnelles de 1947-1948.

Les ouvriers ont aussi le droit au bonheur. Ils le cherchent, à leur façon, dans les bals... Certes, on leur offre un, qui provient du fait de travailler pour être payé et non plus être payé pour un travail¹². Cependant, Madeleine n'appelle pas cela le bonheur mais, un rétrécissement de liberté. C'est un processus, qui, comme dans un entonnoir, par des chemins d'exodes pour le travail d'une part et par la voie de la primauté de la force physique dans les métiers exercés, d'autre part, conduit inexorablement à la matérialisation progressive, car «les besoins de l'homme matérialisé se font matériels»¹³. Nous sommes à l'opposé du principe, selon lequel le besoin crée l'organe. Ou nous sommes plutôt face à un processus qui, tout en empêchant l'esprit se lever, produit comme effet le fait que les facultés non employées s'atrophient, sont ratatinées¹⁴ voir même sont purement et simplement amputées¹⁵.

C'est à ceux-là qui sont dans une telle condition ouvrière et humaine, mais également à ceux qui au nom de l'idéologie communiste tentent à les en sortir qu'elle s'adresse:

«Aussi, toi communiste (comme tu dis: toi, chrétien) toi, communiste, plus tu méprises l'Eglise, plus, chaque fois, je t'aime parce que je voudrais que tu comprennes que dominant tout ce qu'on dit d'elle, tout ce que l'on lui dit, elle crie, et souvent par le cri énorme de son silence, l'amour que Jésus-Christ lui donne sans arrêt pour toi comme pour moi. Si je t'aime communiste, ce n'est pas malgré elle, c'est grâce à elle, c'est en elle»¹⁶.

Les contours de la position de Madeleine sont ainsi posés. Le champ d'action est immense. Mais il suppose une attitude de vérité. Vérité, elle va la chercher chez elle, dans sa foi et en Eglise. Elle va aussi la chercher chez les communistes épris

¹² p. 33. Madeleine, par cette expression bien sentie, perçoit le risque d'une déshumanisation du travail, dont les intérêts se réduisent au simple salaire.

¹³ p. 37.

¹⁴ Idem.

¹⁵ p. 58.

¹⁶ p. 94 – citée dans son livre *Ville marxiste, terre de mission*, Paris 1957.

comme elle de l'homme qui doit se battre pour survivre. Se battre, et pour cela, il faut s'organiser.

II. Les gens concrets qui s'organisent

Ils ont vite compris: pour survivre, il faut s'organiser, le mouvement syndical sert à cela. Mais rien n'est simple. Dans une usine l'organisation du travail fait que les ateliers sont séparés les uns des autres, et dans tel, «on ne reste pas». L'ordre et la méthode créent l'ambiance et de l'ambiance découle la capacité ou non à s'organiser. Certes, un seul militant suffit pour amener la révolution syndicale d'une entreprise¹⁷. Certes, par exemple, le plein pied de la banlieue de Marseille est favorable à une certaine solidarité, à une connaissance mutuelle, la population échappant à la loi isolante de l'anonymat¹⁸. Mais globalement, «ici on sera solidaire, là individualiste, ici ce sera l'agitation endémique, là une prudence peureuse»¹⁹. Ils vont lutter contre cette insécurité incessante qui, à tout moment, peut les faire basculer dans la pauvreté extrême. Madeleine constate, et elle n'est pas la seule, que le monde se partage en deux:

«ceux qui croient dans un avenir où il n'y aura plus de pauvres; ceux qui croient qu'il y aura toujours des pauvres parmi nous. Les premiers visent une sorte de bonheur à prix fixe. Les seconds s'inclinent une fois de plus devant une fatalité d'un ordre qui n'est pas fatal»²⁰.

Elle ne partage pas cette vision parce qu'elle ne croit pas à la fatalité. Mais, elle est parfaitement consciente de la manière dont vont procéder les idéologues communistes pour faire face à une telle carence de réponse attendue des autres acteurs sociaux et qui ne sont pas en mesure de satisfaire. Puisque les besoins de l'homme matérialisé exigent des compensations dans les secteurs les plus surmenés de l'individu, «ces mi-

¹⁷ p. 29.

¹⁸ p. 64.

¹⁹ Idem.

²⁰ p. 35.

lieux seront aptes à une philosophie matérialiste, elle ira les chercher où ils sont, elle répondra aux données de leur vie»²¹.

La condition ouvrière y apparaît comme une enfance sociale qu'il va falloir conduire à l'âge adulte, alors que la tendance paternaliste en ferait un infantilisme²². C'est dans ce contexte de lutte pour la sortie du prolétariat de l'enfance sociale que la particularité française de la situation du prolétariat y apparaît alors avec toute sa force:

«si le prolétariat français reste comme tous les prolétariats du monde: instinctif, sentimental, impulsif, il se heurte au tempérament français, logique, critique, ennemi de la mystique individualiste, ami de son chez soi. Les sourciers qui essaient de capter les eaux profondes des masses ouvrières n'ont pas encore trouvé la baguette magique qui permettra leur libération»²³.

Les communistes s'organisent, parce que les autres se sont déjà organisés: le capitalisme appuyé sur la bourgeoisie qui assume sa nouvelle condition d'accroissement et de préservation du capital (héritage) et ceci grâce à une certaine morale chrétienne qui y est ainsi conviée comme garant de stabilité d'un tel progrès. Ils s'organisent autour de l'idée d'un monde sans Dieu, car celui que les idées avec Dieu ont légué, est inacceptable. Ce communisme aux contours et reliefs profondément athées et ouvertement anticlérical va se présenter avec un nouveau visage, plus humain.

Mais ce cortège d'athées qui clament la libération de la beauté d'un humanisme au visage justement «pleinement» humain, est composé de deux catégories. Des vrais et des faux. Les uns parce qu'ils y croient et les autres parce qu'ils s'y trouvent par un concours de circonstances plus ou moins habilement arrangées pour maquiller des défaillances de toutes sortes, qui d'ordre moral, qui pour des ambitions personnelles et goût du pouvoir²⁴. Ouvertement, Madeleine plaide en faveur de la reconnaissance objective de la non-foi des vrais athées. Ils existent, elle les a rencontrés. Et ce regard sera l'objet de toute une véritable bataille intellectuelle à laquelle Madeleine va se li-

²¹ p. 59.

²² p. 60.

²³ p. 61.

²⁴ p. 95.

vrer à l'égard de son propre camp. Comment faire comprendre aux siens que les autres, sans Dieu sont tellement sans que Dieu n'est pas seulement un vide, il est l'ignorance même de ce vide?²⁵. Et, comme elle dira en 1962, en parlant plus largement que des faits d'athéisme réel, vrai, «ces faits je les ai rencontrés, observés, éprouvés en France. Les déductions que j'en tire s'appliquent strictement à la France. Elle ne s'applique à aucun autre pays, particulièrement à aucun pays gouverné par les communistes»²⁶.

Quel est donc cette particularité à la française? C'est un athéisme fier de ses origines (Voltaire et «la grande révolution»), lié à un anticléricalisme actif. Le communisme n'a pas athéisé²⁷, il a seulement lui donné une forme nouvelle en le spiritualisant²⁸. Le membre du parti communiste est un athée actif, diffusif. Il participe à la refonte de l'homme sans Dieu et contre Dieu. «Les autres athées à côté de lui, même agissants, font figure de société d'amateurs ou de clubs privés»²⁹ ou encore deviennent musique de scène³⁰. Mais Madeleine Delbrêl va faire une distinction très importante entre le communisme et l'athéisme. Si le premier «date déjà» dans les débuts des années 1960, il en est tout autrement pour le second³¹. Mais pendant un certain temps ils vont être ensemble. Bien que crépusculaire, le communisme est agissant et efficace, il captive la liberté du cœur au point que «tout ce qui dans l'homme existe pour une rencontre de Dieu devient chez l'athée et donc chez le communiste, zone de solitude»³². Et pourtant, insiste Madeleine, «c'est un cœur d'homme d'avance investi par Dieu, en contact ignoré avec un Dieu nié»³³. Mais ce Dieu est-il vraiment reconnu pour ce qu'il est chez les chrétiens eux-mêmes? On s'en doute bien, en lisant les textes de Madeleine Del-

²⁵ p. 106.

²⁶ p. 112.

²⁷ Dans sa conférence donnée en 1962 à Toulouse, en répondant aux questions, Madeleine constate que Ivry comme beaucoup de pays de France était athéisé par les socialistes. En 1930 les communistes étant élus à Ivry, ils ont donné «une espèce d'esprit à un athéisme absolument inerte, sordide, où les gens s'ennuyaient» (p. 262). Madeleine qui est allée en Pologne en 1961, constate là bas une situation inverse: «c'est un peuple chrétien qui est sous le régime communiste, mais les masses sont croyantes» (p. 262-263).

²⁸ p. 116.

²⁹ p. 117.

³⁰ p. 118.

³¹ p. 118-119.

³² p. 148.

³³ p. 149.

brêl, le point focal porte sur cette question-là. Car en amont, elle permet de retracer une sorte de trajectoire idéale de la relation entre les chrétiens réellement investis de la présence de Dieu et les communistes athées. Et surtout en aval, elle permet de préparer le terrain pour une véritable vision missionnaire d'évangélisation digne de ce nom. Digne de ce nom en terme de vérité et donc en terme de clarté ce qui ne pourrait pas être sans incident sur l'efficacité de révéler l'amour de Dieu.

III. Ce qui est un défi pour la foi

Le constat de Madeleine est sans appel: la foi chrétienne est faible, mêlée aux habitudes et qui ne comprend pas pourquoi elle s'effondre³⁴. La foi n'est pas une rente. La foi est une science appliquée³⁵. Dans le milieu athée cela sonne comme un défi lancé en faveur de la «réanimation» de la foi, car pour y vivre, il faut évangéliser³⁶. En 1954, en pleine crise de prêtres ouvriers, Madeleine va donner une première conférence à des curés de Paris sur le marxisme³⁷. Trois ans plus tard sortira son ouvrage de référence en la matière: *Ville marxiste, terre de mission*. Puisque ce n'est pas seulement le capitalisme qui a son prolétariat, mais la vérité aussi, et puisque qu'il faut prendre tout l'homme pour le donner à Dieu³⁸, il paraît évident de voir Madeleine s'engager sur le terrain de combat en faveur de la foi vivante. Il y va de l'impératif d'annoncer la bonne nouvelle. Mais comment le faire, sinon se pencher tout à la fois sur la misère matérielle en même temps que sur la misère spirituelle.

C'est par la porte la plus grande ouverte de tout être humain qu'elle y entre, celle du bonheur. «Heureux les pauvres de cœur» tranche avec le constat d'une très étendue misère d'esprit. Elle va y consacrer tout un texte³⁹. Déchristianisation des masses n'est un secret pour personne. Mais ce qui est plus grave c'est le repliement de la majorité

³⁴ p. 6.

³⁵ p. 209.

³⁶ p. 7.

³⁷ p. 15.

³⁸ p. 23.

³⁹ En 1952, p. 75-81.

de chrétiens, prêtres et laïcs dans des secteurs sociaux privilégiés. Car ceci n'est pas une annonce de l'Évangile en paroles et en vie. Les témoins ne témoignent plus⁴⁰. Mais la misère de l'esprit est la conséquence plus grave encore, car la pensée humaine s'est aussi repliée dans les secteurs privilégiés⁴¹. Et c'est ce droit au bonheur qui est empêché par ces replis⁴².

Madeleine, tout sans se perdre dans les méandres d'analyses de la dynamique de tels replis, elle ne perd pas de vue le fond socioculturel sur lequel la misère spirituelle apparaît. Elle voit très clairement la différence entre la vraie foi et l'apporte culturel qui en porte des traces. Elle ne nie pas la culture en elle-même dans ce que celle-ci exprime comme effet de civilisation technique. Elle voit bien que l'homme de la terre qui «sait manier les lois de la culture, ces lois, même s'il n'est pas chrétien, conduisent son esprit à quelque chose de plus grand que lui»⁴³. Mais ce qu'elle dénonce dans la misère d'esprit, c'est l'intelligence devenue exclusivement utilitariste, ce qui se traduit par une définition limitée du bonheur⁴⁴. La foi qui est un engagement temporel de la vie éternelle⁴⁵ n'est opératoire qu'en tant que don⁴⁶. Or, elle est dénaturée par le fait de l'avoir justement «naturalisée»⁴⁷. Et ceci à cause d'un mauvais penchant qui a fait «éterniser la foi»⁴⁸. La confrontation avec l'athéisme communiste a rendu Madeleine très sensible à la question de la foi. Et si la foi ne paraît pas pouvoir tenir dans les milieux communistes, là où «précisément elle doit être annoncée»⁴⁹ cela prouve qu'elle n'est pas fondée sur des bases solides. Si la foi affichée est la foi qui s'affaisse⁵⁰ cela signifie que ce n'est pas la foi, car elle n'est pas indispensable à la

⁴⁰ p. 76.

⁴¹ Elle cite P. Godin et son livre *La France, pays de mission?* de 1943.

⁴² «Je pense qu'il a fallu à certains chrétiens une profonde révolution intérieure pour que la Charité éclaire pour eux les manques d'amour collectifs dont souffrent «ceux qui ont faim...», «ceux qui pleurent», «ceux qui sont sans gîte...», etc. et pour lesquels nous avons empêché de battre le cœur que le Christ nous avait laissé pour les aimer», p. 79.

⁴³ p. 80.

⁴⁴ p. 90.

⁴⁵ p. 100.

⁴⁶ p. 104.

⁴⁷ p. 193.

⁴⁸ p. 224.

⁴⁹ p. 123.

⁵⁰ p. 124.

vie⁵¹. «Les chrétiens de circonstances» aggravent cette situation mais ils n'en sont pas la cause profonde⁵². Madeleine plaide en faveur d'une révision de vie surnaturelle⁵³. Car comment évangéliser le milieu athée si on ne peut y rester chrétien? Le déficit semble démesuré. De fait, dans les milieux contemporains athées «nos effondrements semblent prouver l'incompatibilité insurmontable entre ces milieux et la vie chrétienne»⁵⁴. Ni se laisser séduire par les voix de sirènes qui chantent les lendemains radieux d'un bonheur sur terre, ni baisser les bras en constatant des difficultés majeures à l'annonce de la foi partout y compris dans les milieux communistes athées. Elle va chercher du côté de la foi chrétienne et de son expression, elle va chercher à trouver le point d'accroche entre l'aspiration au bonheur et ce que l'annonce de l'évangile porte comme promesse pour dès aujourd'hui et pas seulement pour demain dans l'au-delà. Réussir un tel pari c'est de savoir quand l'Évangile est précisément une bonne nouvelle.

IV. Quand l'Évangile est-il une Bonne Nouvelle?

Madeleine Delbrêl n'ignore pas que prêcher à temps et à contre temps est une obligation d'annonce sans forcément chercher l'obligation de résultat. Elle comprend cela fort bien. C'est la disposition de celui qui prêche qui est en question et non pas les capacités de l'accueil de ceux qui écoutent, en tout cas pas seulement. Car l'on ne peut pas non plus exclure la nécessité de chercher la langue de ceux qui écoutent pour leur parler la langue du Christ. Ce serait absurde. Ce qui semblait encore il y a peu tout à fait suffisant, car sans envisager d'entrer dans la confrontation véritable avec le monde athée, est désormais devenu pas seulement insuffisant, mais de l'ordre de la démission devant une telle mission. Car mission il y a, celle d'annoncer.

Le renouvellement missionnaire est à envisager à partir de l'amour de l'autre, tel qu'il est et non pas seulement par peur de le voir périr éternellement. Madeleine en adoptant une telle attitude rejoint les grands courants de spiritualité depuis st François

⁵¹ p. 130.

⁵² p. 195.

⁵³ p. 194.

⁵⁴ p. 222.

d'Assise, st Jean de la Croix et st François de Salle jusqu'à petite Thérèse de l'Enfant Jésus et tant d'autres⁵⁵. C'est d'une révolution intérieure qu'il est question chez Madeleine. Cette révolution qui permettra grâce à la foi-don d'éclairer «les ténèbres de ceux qui sont assis» et en qui nous ne mettons pas l'esprit que le Christ nous a laissé à vivre lui aussi⁵⁶. Mais avant d'accomplir une telle œuvre, elle plaide en faveur de la reconnaissance de l'esprit de l'homme en y percevant la misère spirituelle⁵⁷. Sans pour autant que la lutte contre la misère spirituelle soit «l'essentiel de la tâche missionnaire»⁵⁸, car l'essentiel c'est de «travailler à rétablir la communauté naturelle de l'homme et de Dieu» en proposant la foi⁵⁹. Comment le faire sinon par le «sens de l'esprit»⁶⁰, par cette reconnaissance de ce qu'il y a déjà de transcendantal chez l'homme et qui va être convoqué par la voix de ceux qui crient dans le désert?»⁶¹. «Dire à des gens qui ne le savent pas, qui est le Christ, ce qu'il a dit et ce qu'il a fait de façon qu'ils le cherchent»⁶². Dire dans une évangélisation «à bâton rompu»⁶³, mais dire tout, car «les communistes ont le droit à tout le sermon sur la montagne»⁶⁴.

Et ceux qui en empêchent, et on pourrait dire peut importe d'où qu'ils viennent, ils sont la cause de scandale. La reconnaissance de l'esprit de l'homme est donc toujours au centre. Et sans une telle reconnaissance comment alors prendre en compte «l'humble et irremplaçable rôle de leur intelligence dans l'aventure de leur Foi?»⁶⁵. Double trace se rend visible derrière de telles affirmations. D'une part le net désaccord avec les communistes sur la vision de l'homme⁶⁶, et d'autre part, les préparatifs du Concile Vatican II. Madeleine fut conviée à participer aux deux, l'un plus par choix missionnaire à la suite des circonstances de sa vie de foi et professionnelles, l'autre par suite de sollicitations qui lui furent adressées.

⁵⁶ p. 80.

⁵⁷ p. 85.

⁵⁸ p. 91.

⁵⁹ Idem.

⁶⁰ p. 92.

⁶¹ Idem.

⁶² p. 136.

⁶³ p. 137.

⁶⁴ p. 213.

⁶⁵ p. 87.

⁶⁶ Idem.

C'est dans les quatre notes déjà citées, envoyées en janvier 1961 à Mgr Glorieux, secrétaire de la commission pour l'apostolat de laïcs, commission créée en vue de la préparation du concile, qu'elle va développer ses intuitions sur l'adéquation entre la Bonne nouvelle et son bon accueil possible. Elle s'y situe délibérément en militante d'un mouvement apostolique d'évangélisation dont la condition est celle d'être à la jointure entre le monde et le Royaume des cieux⁶⁷. Cette situation, tout en étant un état naturel, n'est pas moins violente. Et «nos mésaventures naissent bien plus souvent de nos confusions que de notre orgueil» et la mise en ordre de la foi doit s'accompagner de la mise en ordre de la tête⁶⁸. Les formules sont lapidaires, mais elles ne font guère illusion sur les résonances ressenties comme mises en garde dans tant de milieux d'engagements apostoliques qui semblent souffrir de telles confusions.

Pour un chrétien tenté par son milieu, qui confondrait la foi avec la culture, qui se contenterait de demi-vérités au sujet de l'esprit de l'homme et de sa destinée transcendante, qui privilégierait l'action à la contemplation, qui s'occuperait plus de la terre que du ciel, elle plaide en faveur de la révision de la foi. Elle dit «révision de foi». Soit! La révision de vie propre à l'Action catholique s'en trouverait alors consolidée. «La foi est le fil à plomb» et elle est à vivre en Eglise: «Comme l'enfant dans le corps de sa mère, notre milieu vital, en tant que chrétien, est l'Eglise, son organisme, sa vie propre»⁶⁹. Dans cette condition témoigner de Dieu n'est peut se faire que par amour jusqu'à révélant à l'homme le vide de son cœur⁷⁰. Ce vide, elle le voit déjà, se présente comme un péril d'un monde où Dieu sera impensable⁷¹. Mais plus haut dans le même texte, elle attire l'attention sur une autre jointure qui doit être prise en compte par le chrétien dans une action missionnaire, celle de la relation entre l'homme et la matière⁷².

C'est dire la nécessité de prendre en compte toute la sphère réelle dans laquelle l'homme se trouve afin de pouvoir trouver son langage et à partir de là lui insuffler le langage du Christ. La tâche, à défaut d'être considérée comme frisant la manipulation,

⁶⁷ p. 101.

⁶⁸ Idem.

⁶⁹ p. 105.

⁷⁰ p. 106.

⁷¹ p. 121.

⁷² p. 120.

semble, pour le moins, démesurée. Mais non! Madeleine Delbrêl voit les choses simplement: «quand on n'a pas le sens du „don de Dieu”, don de sa révélation, don de sa vie, on ne peut pas avoir le sens de l'athée»⁷³. Le sens de la foi s'exprimerait aussi sur ce terrain-là, celui de savoir l'athée être quelqu'un de vrai et, à ce titre, donner crédit à sa démarche. Madeleine ne va pas par quatre chemins. Etre Eglise militante ce n'est certainement pas rester dans une caserne⁷⁴. Mais pour se battre, il faut être en bonne santé. Et la bonne santé s'exprime également par la reconnaissance de l'athée comme tel.

Après ces précisions nécessaires pour les conditions de celui qui apporte la bonne nouvelle, Madeleine s'emploie à décrire ce qu'une telle bonne nouvelle est pour quelqu'un à qui elle est apportée. Une bonne nouvelle est une nouvelle qui change le niveau du bonheur⁷⁵. Mais elle ne peut être bonne que si elle l'est déjà pour nous, si elle a déjà changé le niveau de bonheur en nous-mêmes et que cela se voit et s'entend. Alors que souvent, parce que culturellement naturalisée, elle est une vieille nouvelle et, du coup, nous sommes l'obstacle majeur à sa propagation auprès des autres. L'homme évangélisé constitue, certes, la matière première de l'homme qui évangélise⁷⁶. Mais la foi étant provoquée par le communisme il faut se battre et faire bon gré mal gré l'expérience de l'apprentissage de ces forces telles qu'elles sont⁷⁷. Sans être dupe dans le combat, le chrétien, dans cette acceptation, ira jusqu'à apprendre pour recevoir la charité fraternelle, d'être pardonné, non innocent⁷⁸. Malheur à moi si évangéliser ne m'évangélise pas⁷⁹, c'est crucifiant! C'est le prix pour dire et éventuellement être compris. Mais il sait que par le don de sa vie ainsi mise en jeu, il pèse mystérieusement sur le destin éternel de toute l'humanité⁸⁰. L'Évangile n'est vraiment annoncé que si l'évangélisation reproduit entre le chrétien et les autres le cœur-à-cœur du

⁷³ p. 125.

⁷⁴ Idem.

⁷⁵ p. 126.

⁷⁶ p. 132.

⁷⁷ Idem.

⁷⁸ p. 135.

⁷⁹ p. 138.

⁸⁰ p. 143.

chrétien avec le Christ et l'Évangile⁸¹. De ceux-là est composé l'Église, ce peuple universel des doux et humbles de cœur. Ceux-là sont de «la race du Christ»⁸².

Conclusion

Au travers ses écrits, Madeleine Delbrêl se présente comme une posture missionnaire de temps modernes d'une actualité étonnante. Le caractère historiquement situé, dans un passé déjà bien antérieur à l'époque moderne et son poste d'observation situé uniquement en France; ces deux aspects auraient pu suffire pour invalider un tel jugement. Cependant, le caractère permanent de ses observations se confirme. Est-ce par sa place qu'elle tenait dans l'éveil de consciences chrétiennes, catholiques même, dans la période préconciliaire et conciliaire, dont les effets sont par la force des choses dans la constante maturation? Effets enrichis de prises de conscience, certes nouvelles, depuis que le communisme n'est plus une idéologie «étatique» appliquée dans une grande partie du monde comme naguère.

Cependant, ni le phénomène de l'athéisme ne s'était pas atténué, ni l'impératif de la nouvelle manière d'être missionnaire non plus, ni l'un ni l'autre n'ont rien perdu de leur pertinence respective. Tout autant l'athéisme, sous ses formes diverses, s'affirme comme la seule valable attitude adulte face aux responsabilités de vie et du monde, en soupirant parfois après un silence à maintenir au sujet de Dieu, dont la question même est tellement creuse qu'elle fatigue, voire même agace et indispose, tellement les désirs de vivre en paix et dignement sont liés à son absence.

L'évangélisation dans le monde contemporain doit donc en prendre acte, tout en étant capable de reconnaître les aspirations transcendantes voire spirituelles qui peuvent y pointer. Tout autant l'annonce de la Bonne Nouvelle doit être liée à une nouveauté bonne pour ceux qui ont des oreilles pour l'entendre et qui n'entendent pas et ne veulent même pas en entendre parler, pourtant à qui aussi parvient une telle voix. Ceci est possible, à condition, qu'il y ait des messagers audacieux, doux et humbles de cœur, sachant écouter avant de parler et agir là où ils sont au lieu de vouloir ou pas

⁸¹ p. 149.

⁸² p. 151.

vouloir secourir toute la misère du monde aussi bien spirituelle que matérielle en se forçant d'appliquer quelques idées sur les personnes et les choses. Et Madeleine Delbrêl qui comprenait fort bien les dangers de ceux-ci, était résolument de ceux-là.